



JULIE GARWOOD

*Un ravisseur
sans scrupules*



POUR elle

AVENTURES & PASSIONS

Julie Garwood

Auteur de best-sellers classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*, Julie Garwood est une auteure incontournable. Elle se lance en 1985 dans la romance historique, en particulier écossaise. Elle écrit également de la romance contemporaine. Ses talents de conteuse lui valent d'être récompensée par de nombreux prix comme le Rita Award avec *Sur ordre du roi*. Elle met au cœur de son œuvre trois valeurs qui lui sont chères : la famille, l'honneur et la loyauté.

Un ravisseur
sans scrupules

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

- Sur ordre du roi
N° 3019
- Un ange diabolique
N° 3092
- Un cadeau empoisonné
N° 3219
- Désir rebelle
N° 3286
- La fiancée offerte
N° 3346
- Le secret de Judith
N° 3467
- Un mari féroce
N° 3662
- Le voile et la vertu,
N° 3796
- Prince charmant
N° 4087
- Une lady en haillons
N° 4372
- Un ravisseur sans scrupules
N° 4548
- Les frères Clayborne
N° 5505
- Le dernier des Clayborne
N° 5666
- Le maître chanteur
N° 5782
- La splendeur de l'honneur
N° 10613
- Les roses rouges du passé
N° 10788
- La musique des sombres passions
N° 11287

JULIE
GARWOOD

Un ravisseur
sans scrupules

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Busnel*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE WEDDING

Éditeur original
Pocket Books, New York

© Julie Garwood, 1997

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1997

*Pour ma sœur et très chère amie,
Mary Kathleen Murphy McGuire*

Prologue

Les Highlands, Écosse, 1103

Donald MacAlister ne se résignait pas facilement. Avec tout ce qui lui restait d'énergie et d'entêtement, le vieil homme luttait contre la mort. La souffrance qu'il endurait était pourtant si grande qu'il aurait dû appeler de tout cœur la délivrance. Mais avant de rendre le dernier soupir, il avait encore le plus important des héritages à léguer.

Cet héritage, c'était la haine féroce que le vieux laird nourrissait envers ses ennemis. Et tant que son fils ne brûlerait pas du même désir de vengeance, Donald se cramponnerait à la vie, tout comme il se cramponnait à la main de son unique descendant, si fine et si fragile dans sa paume calleuse.

— Venge-moi, Connor MacAlister... Que ma haine pénètre ton cœur, qu'elle y règne en maître. Et quand tu seras devenu grand et fort, tu brandiras mon épée pour abattre mes ennemis. Je ne pourrai mourir en paix tant que tu ne m'auras pas promis de faire justice... Promets-le-moi, mon fils.

— Oui, père. Je vous vengerai, répondit Connor avec ferveur.

— Sens-tu la haine vibrer en toi ?

— Oui, père.

Donald hochait la tête avec satisfaction. Une douce sérénité l'envahissait. S'il vivait assez longtemps pour

prodiguer quelques conseils à son fils, tant mieux. Mais si son prochain souffle devait être le dernier, eh bien tant pis... Il savait à présent que Connor lui obéirait, et cela seul importait.

Un seul regret le tenaillait : jamais il ne verrait son fils devenir un homme. Avec une jambe brisée et une blessure au ventre, son temps était compté, il le savait. Dieu se montrait néanmoins clément : depuis quelques minutes, la douleur diminuait, effacée par un engourdissement qui s'emparait de tous ses membres...

— Père, dites-moi qui sont les lâches qui vous ont attaqués.

— Ce sont les Kaern. Ils viennent du Nord, et leurs terres sont trop éloignées des nôtres pour que leur but ait été de s'en emparer. Mais ils sont alliés aux MacNare, et le chef du clan MacNare a toujours été cupide. Tu dois le tuer avant que sa rapacité ne l'amène à convoiter notre domaine... Toutefois, n'agis pas à la hâte. Ni les Kaern ni les MacNare ne sont assez malins pour avoir organisé tout cela. Quelqu'un d'autre se cache derrière eux, j'en suis persuadé, peut-être même un membre de notre clan... Quand tu auras découvert son nom, sois sans pitié.

— L'un des nôtres aurait trahi ? s'exclama Connor avec stupéfaction.

— Depuis l'attaque surprise d'hier soir, je réfléchis à cette possibilité. Les Kaern ont emprunté un passage secret que seuls nos hommes connaissaient. Sans indications précises, ils n'auraient jamais pu pénétrer dans la forteresse... Oui, il y a un traître parmi nous, Connor, et ton devoir est de le démasquer. Dieu tout-puissant, en ce moment même, ce rat est peut-être en train de jubiler devant les ruines de ma maison !... Mon fils, il te faudra t'armer de patience jusqu'à connaître le nom de tous les comploteurs. Puis ta vengeance se déchaînera sur leurs têtes. Et s'ils sont morts, tu n'auras qu'à tuer leurs fils !

— Je le ferai, père. Je les détruirai tous !

Les doigts de Donald se crispèrent sur le poignet du garçon et il ajouta dans un râle :

— Ceci sera mon dernier enseignement. Regarde-moi mourir, et deviens un puissant guerrier... Maintenant, dis-moi ce que tu vois autour de toi.

Connor leva les yeux vers le spectacle désolant qui l'entourait, les ruines fumantes, les cadavres sur la boue rougie... Sa gorge se noua. L'odeur du bois carbonisé et du sang lui soulevait l'estomac.

— Il ne reste plus rien, commenta-t-il d'une voix sans timbre. La forteresse est détruite, mais je la rebâtirai.

— Surtout, assure-toi qu'elle soit imprenable. Tu dois tirer la leçon de mes erreurs, Connor.

— Ma forteresse sera imprenable, père.

— Nos soldats ? Combien en reste-t-il ?

— La plupart sont morts.

Le désespoir qui vibrait dans la voix du garçon toucha le vieux laird.

— Ne t'inquiète pas, leurs fils les remplaceront au sein de notre armée. Ils porteront les couleurs et combattront sous tes ordres. Ils te suivront, tout comme leurs pères m'ont suivi... Allons, il te faut partir, maintenant. Mais d'abord, pose un garrot sur ta blessure, sinon tu vas te vider de ton sang.

Connor s'empressa d'obéir, bien qu'il jugeât la plaie négligeable. Le sang qui maculait ses vêtements était celui de son père, pas le sien.

— Tu auras une cicatrice pour te rappeler ce jour funeste, prédit Donald.

— Je n'en aurai pas besoin. Je n'oublierai pas.

— Je sais... Souffres-tu beaucoup ?

— Non.

Donald émit un grognement approbateur. Pas une seule plainte n'avait franchi les lèvres de son fils. Il avait toutes les qualités requises pour devenir un grand chef de clan.

— Quel âge as-tu, mon garçon ?

— Neuf ou dix ans, maintenant.

— Ton regard est déjà celui d'un homme. J'y vois briller le feu de la colère, et cela me comble de fierté.

— Père, je vais vous porter sur mon dos. Je ne peux vous abandonner ici...

— Tu ne vas pas t'embarrasser d'un cadavre. Il te faut fuir au plus vite, car tu dois vivre afin de tenir ta promesse. L'ennemi est parti, mais ne t'y trompe pas : il reviendra terminer la besogne.

— Nous avons le temps, père. Le soleil est encore haut dans le ciel, et les Kaern ont emporté vos barriques de vin. Ils seront bientôt trop soûls pour tenir debout.

— Dans ce cas, je t'autorise à t'attarder un moment, concéda le vieillard.

— Devrai-je aller trouver Euphemia pour lui raconter ce qui s'est passé ?

— Non. Tu ne lui diras rien.

— Mais c'est votre épouse !

— Ma seconde épouse, corrigea Donald. Euphemia apprendra la nouvelle quand elle reviendra avec son fils Raven. Ce jour-là, je veux que tu sois loin. Je refuse que tu sois élevé par ses parents. Ce sont tous des imbéciles ! Il ne faut jamais faire confiance à une femme, Connor, rappelle-toi cela.

Le garçon hocha la tête, avant d'objecter :

— Pourtant vous faisiez confiance à ma mère, non ?

— C'est exact, et le résultat a été catastrophique. Je l'aimais sincèrement, ma douce Isabelle... Et qu'est-il advenu ? Elle est morte, me laissant le cœur brisé à tout jamais... Que la folie de ton père te soit profitable, Connor, et qu'elle t'épargne de tels tourments ! Je n'aurais jamais dû me remarier, je le comprends à présent. Mais je voulais engendrer d'autres héritiers au cas où il te serait arrivé malheur. Comment aurais-je pu savoir qu'Euphemia était stérile depuis la naissance de son fils ?

Donald marqua une courte pause, puis il enchaîna :

— Je ne l'ai jamais aimée, tant le souvenir de ma douce Isabelle me hantait. Toutefois, je regrette de l'avoir négligée. Ce n'était pas sa faute si je n'éprouvais rien pour elle... Tu essaieras de compenser cette injustice en l'honorant et en tâchant de t'entendre avec Raven, même s'il n'est qu'une mauviette. Rappelle-toi, ta loyauté pour le clan ne doit jamais défaillir.

— Je n'oublierai pas. Mais dites-moi, où vais-je aller puisque vous m'interdisez de rejoindre Euphemia ? Que vais-je faire en attendant de pouvoir vous venger ?

— Je n'ai confiance qu'en un seul homme au monde. Tu iras le trouver pour lui raconter ce qui s'est passé ici aujourd'hui, et pour te mettre sous sa protection. Ne lui cache rien, et obéis-lui aveuglément. Tu le considéreras désormais comme ton frère. Je sais qu'il ne te repoussera pas.

— Qui est cet homme, père ?

— Laird Alec Kincaid.

Connor écarquilla les yeux de stupeur.

— Mais... c'est votre ennemi juré !

— Alec Kincaid est le chef de clan le plus puissant de tous les Highlands. C'est également un homme bon et droit. Tu auras besoin de sa force.

Encore abasourdi, Connor ne put s'empêcher de protester :

— Vous m'avez sans cesse mis en garde contre lui !

Il fut surpris de voir son père sourire.

— C'est vrai, admit ce dernier. Cependant, je ne parlais pas avec mon cœur. J'ai combattu Kincaid âprement, et je suis fier de dire que je lui ai donné du fil à retordre ! Nos terres se rejoignent à l'est, il était donc naturel que je tente de grignoter un bout des siennes. Il ne m'a pas laissé faire, bien entendu, mais tout cela n'était en somme que relations de bon voisinage. Alec l'a compris, sans aucun doute, sinon nous serions déjà tous morts... Encore une chose, mon fils : remets-lui mon épée souillée de mon sang. Il te la rendra quand l'heure sera venue de me venger.

Le garçon réfléchit quelques secondes.

— Père, aucun membre de notre clan ne me suivra si je passe à l'ennemi.

— Fie-toi à mon jugement. Tu es encore trop jeune pour comprendre.

Donald laissa échapper un soupir et ajouta :

— Le moment est venu de nous dire au revoir, Connor. La mort me réclame, je ne l'ai bravée que trop longtemps...

Connor refusait de lâcher la main de son père.

— Vous me manquerez, souffla-t-il.

— Toi aussi, tu me manqueras.

— Je vous aime, père.

— Allons, les vrais soldats ne se vautrent pas dans les sentiments ! Je t'aime aussi, mon fils, mais je ne te le dirai pas...

Il pressa la main de Connor, comme pour adoucir la dureté de ses paroles, puis ferma les yeux. Il acceptait la mort, car il savait qu'il serait vengé...

Donald MacAlister rendit l'âme quelques minutes plus tard, sans que Connor lui ait lâché la main. Il mourut comme il avait vécu, dans l'honneur et la dignité...

Connor s'attarda auprès du corps jusqu'à ce qu'un gémissement attire son attention. Il tourna la tête et aperçut un jeune soldat, étendu près d'un buisson, qui tentait de se relever. Connor lui fit signe de ne pas bouger, avant de se pencher à nouveau vers son père. Il ramassa l'épée posée en travers de sa poitrine, récita une courte prière puis s'éloigna en rampant, l'arme plaquée contre son cœur.

Les braises rougeoyantes qui parsemaient encore le sol lui brûlèrent les paumes. Mais il continua sa progression, dents serrées, croisant les cadavres de ses amis dont la vue lui nouait la gorge.

Comme il atteignait enfin le buisson, il s'aperçut que le soldat était un tout jeune garçon, qui n'avait guère que deux ou trois ans de plus que lui.

— Mets-toi sur le dos que je puisse examiner tes blessures, ordonna-t-il en s'agenouillant. Il faut te soigner, sinon tu vas mourir.

Le soldat protesta :

— Ne perds pas ton temps avec moi, Connor ! Ces chiens sont venus ici pour vous tuer, toi et ton père. Je le sais, j'ai entendu l'un d'eux s'en vanter pendant le massacre. Va-t'en avant qu'ils ne reviennent, car c'est sûrement ce qu'ils feront quand ils se rendront compte qu'ils n'ont qu'à moitié rempli leur mission !

— Pour l'instant, l'ennemi est occupé à boire le vin de mon père. Allons, obéis-moi... Comment t'appelles-tu ?

— Crispin.

Lentement, le jeune soldat roula sur le côté, avec une grimace de douleur.

— Comment va notre laird ? demanda-t-il.

— Il est mort l'esprit en paix.

Crispin se mit à sangloter.

— Quel malheur, mon Dieu ! Mon maître a été assassiné !

— Non, Crispin. Il se tient devant toi en ce moment même.

Le ton péremptoire ne souffrait aucune réplique. Tout en pansant les blessures du soldat, Connor lui rappela son devoir envers le clan MacAlister, et une fois le pansement de fortune achevé, un sentiment nouveau, plus fort que l'angoisse, habitait le cœur de Crispin : l'espoir...

Bien que handicapé par sa propre blessure, Connor réussit à le tirer à l'abri dans la forêt, et à le dissimuler sous d'épais branchages. Puis il revint sur le champ de bataille pour s'occuper d'un autre blessé, un garçon qui répondait au nom de Quinlan et qui était arrivé à la forteresse la semaine précédente afin d'entamer sa formation militaire. Ses blessures étaient si graves, et il souffrait tant qu'il supplia Connor de le laisser mourir en paix. Mais celui-ci se montra sourd à ses plaintes.

— C'est moi qui déciderai de l'heure de ta mort, Quinlan. Pas toi !

Le garçon cessa immédiatement de lutter pour l'aider de son mieux.

Connor aurait voulu porter assistance à tous les blessés, mais lorsqu'il entendit un lointain martèlement de sabots, il comprit que l'ennemi avait finalement décidé de retourner sur les lieux du massacre. Il ne pouvait courir le risque de se faire prendre.

Après s'être assuré que les deux rescapés qu'il venait de secourir étaient en sûreté, il enfourcha son fidèle destrier et chevaucha bride abattue jusqu'à l'à-pic rocheux qui séparait ses terres de celles de Kincaid. Là, il abandonna sa monture et entreprit d'escalader la falaise escarpée.

Parvenu au sommet, il se mit à courir avec la célérité d'un jeune daim. Quand l'épuisement finit par le gagner, il s'appuya sur l'épée de son père, le temps de recouvrer ses forces. Il n'avait pas encore l'endurance d'un guerrier chevronné, mais possédait la détermination de dix hommes. Et surtout, une pensée l'obsédait : il ne faillirait pas à sa promesse !

Pour l'heure, Connor ne ressentait rien, ni le froid, ni la douleur, ni le chagrin. Il n'avait qu'un but : trouver Alec Kincaid et lui prêter serment d'allégeance. Rien ne l'en détournerait.

Il perdit la notion du temps tandis que le crépuscule s'installait sur la campagne déserte. À l'horizon, visible entre deux collines, le soleil striait le ciel de couleurs flamboyantes. Mais d'ici quelques minutes, la nuit tomberait, et sans points de repère, il risquait de s'égarer, de tourner en rond ou, pire, de se jeter dans les griffes de l'ennemi...

Il s'était remis à courir quand des cris éclatèrent non loin. Une voix brutale lui ordonna de s'arrêter et, dans la pénombre environnante, il distingua des soldats qui se précipitaient vers lui. Les Kaern ! songea-t-il avec horreur.

Il voulut faire demi-tour, mais ses jambes se débâtèrent et il tomba à genoux. Le désespoir l'envahit. Ainsi, il avait échoué... avant même d'avoir entamé la mission dont l'avait investi son père !

— Tu peux parler, mon gars ? Que s'est-il passé ? Tu es couvert de sang...

Avec un immense soulagement, Connor remarqua alors que les soldats qui l'encerclaient portaient tous les couleurs du clan Kincaid.

Prenant une profonde inspiration, il rejeta la tête en arrière et cria :

— Conduisez-moi à mon frère !

— Et qui est ton frère, fiston ? s'enquit l'un des soldats, amusé et étonné à la fois.

— Par la volonté de mon père, Donald MacAlister, Alec Kincaid est désormais mon frère. Il ne me repoussera pas !

Et c'est ainsi que tout commença.

1

Angleterre, 1108

Ce ne fut pas à proprement parler un coup de foudre.

Lady Brenna ne désirait pas être présentée aux invités. Elle avait bien d'autres chats à fouetter ce jour-là. Hélas, sa nourrice – une femme maussade aux manières revêches et aux incisives protubérantes comme celles d'un lapin – n'écoula pas ses protestations. Elle réussit à attraper la petite fille dans les écuries et la ramena manu militari vers le château.

— Cessez de gigoter, Brenna. Je suis plus forte que vous, et je ne vous lâcherai pas. Je vois que vous avez encore égaré vos chaussures. Oh, inutile de mentir ! J'aperçois vos bas sous votre jupe... Pourquoi traînez-vous cette bride derrière vous ?

Brenna haussa les épaules.

— J'ai oublié de la ranger.

— Lâchez ça tout de suite. Vous n'êtes qu'une tête de linotte.

— Je sais, Lizbeth. Tu me le répètes sans cesse.

— Vous ne faites attention à rien, voilà la vérité ! À vous seule, vous me causez plus de soucis que tous vos frères et sœurs réunis. Même Confiance, qui suce encore son pouce, sait mieux se conduire ! Je vous préviens, Brenna, si vous ne faites aucun effort, le bon Dieu lui-même sera obligé de descendre du ciel pour vous gronder. Et vous serez moins fière, à ce moment-là !

— J'essaierai de changer, Lizbeth. C'est promis juré. La nourrice haussa les épaules d'un air las.

— Je n'y crois pas une seconde... Seigneur, mais vous empestez ! Dans quoi vous êtes-vous roulée ?

Brenna baissa la tête sans répondre. Une heure plus tôt, elle avait pourchassé les porcelets dans leur enclos. Elle s'était amusée comme une petite folle, mais maintenant, l'odeur des cochons avait imprégné ses vêtements...

Son martyre ne faisait que commencer. Elle avait pris un bain une semaine plus tôt, pourtant Lizbeth insista pour la laver de la tête aux pieds. Et en plein après-midi, en plus !

Ensuite, la nourrice lui passa une robe bleue et des pantoufles trop serrées, avant de démêler soigneusement ses boucles dorées. Puis elle lui pinça les joues pour leur redonner des couleurs, et enfin l'entraîna dans la grande salle du château. Brenna devrait subir l'inspection de sa mère avant qu'on la laisse enfin tranquille.

Sa sœur aînée, Matilda, était déjà assise à table. La cuisinière était également là et soumettait à l'approbation de sa maîtresse la liste des mets prévus pour le dîner.

— Je ne veux pas rencontrer les invités, maman ! lança Brenna. C'est tellement ennuyeux !

Lizbeth lui donna aussitôt un coup de coude dans l'épaule.

— Taisez-vous ! Le bon Dieu n'aime pas les pleurnicheuses.

— Papa se lamente tout le temps, et il est dans les meilleurs termes avec Dieu, protesta la fillette. Voilà pourquoi papa est si grand. Seul Dieu est plus grand que lui.

— Qui vous a raconté ces bêtises ?

— Papa. Je peux aller dehors, maintenant ?

— Vous allez rester ici, que je garde l'œil sur vous. Et tâchez de vous tenir ! Sinon, vous savez ce qui vous attend ?

— J'irai en enfer, soupira Brenna d'un air fataliste.

Lizbeth la menaçait sans cesse de ces terribles représailles qui, à force, avaient perdu de leur effet dissuasif. Brenna ne craignait pas l'enfer. En revanche, elle redoutait par-dessus tout que ses parents la perdent une fois de plus ! Elle faisait des cauchemars la nuit à propos de ce que sa mère appelait « ces oublis malheureux ». Ses cris réveillaient alors sa petite sœur Confiance et, pendant que Lizbeth calmait le bébé, Brenna traînait sa couverture jusque dans la chambre de ses parents. Quand son père était absent pour s'acquitter des missions dont le roi l'investissait, elle se glissait dans le lit et se pelotonnait contre sa mère. Quand son père était à la maison, elle se couchait à même le sol, près de l'immense épée à poignée d'argent baptisée Courage que, selon sa mère, le baron Haynesworth aimait autant que ses enfants.

Brenna se sentait plus en sécurité lorsque son père était là, car ses ronflements sonores la berçaient et la plongeaient dans un sommeil paisible. Nul démon n'aurait osé s'introduire dans la chambre avec un pareil bruit !

— Mère, dites à Brenna de se taire quand les invités seront là, lança Matilda. Elle ne parle pas, elle hurle ! Et elle le fait exprès, en plus.

— Ta sœur est encore jeune, répliqua sa mère d'un ton distrait.

Brenna jeta un regard torve à Matilda. Celle-ci avait toujours été autoritaire mais, depuis que leurs frères étaient partis servir le roi, elle devenait aussi acariâtre que Lizbeth.

— Tu n'es qu'une andouille, Mattie !

— Brenna, je ne veux pas que tu t'exprimes de façon aussi vulgaire ! intervint sèchement lady Haynesworth.

— Oui, maman. Mais papa dit toujours des gros mots, et...

— Ne sois pas insolente, mon enfant.

Brenna voûta le dos et s'efforça de prendre un air misérable.

— Maman, j'en ai assez. Tout le monde me fait des reproches. Est-ce que personne ne m'aime ici ?

Mais sa mère n'était pas d'humeur à la consoler. Elle désigna la rangée de chaises disposées à l'autre bout de la salle.

— Va t'asseoir, Brenna. Et plus un mot, c'est compris ?

La petite fille traversa la pièce en traînant les pieds.

— Ne soyez pas trop dure avec elle, mère, intervint Matilda. Ces « oublis malheureux » l'ont marquée. Papa dit qu'elle mettra du temps à s'en remettre.

Brenna ne fut guère surprise d'entendre sa sœur prendre sa défense. En l'absence de leurs frères aînés, Mattie avait le devoir de protéger sa cadette.

— Je sais, ma chérie, soupira leur mère. Il lui faudra du temps, et à nous, beaucoup de patience...

— Et encore, ne vous plaignez pas. Après ce qui s'est passé, c'est un miracle qu'elle ne soit pas toujours pendue à vos jupes ! Après tout, ce n'est pas si grave si elle a des airs de garçon manqué...

— Que vous dites ! objecta Lizbeth. Moi, j'ai bien peur que nous n'arrivions jamais à lui trouver un mari !

— Je me trouverai un mari toute seule ! lança Brenna de sa chaise, au moment où sa sœur Jane pénétrait dans la salle par l'entrée secondaire.

— Qu'as-tu encore fait, Brenna ? s'enquit cette dernière en voyant la mine boudeuse de la petite fille.

— Rien du tout.

— Ça m'étonnerait. Allons, raconte-moi... Je ne te gronderai pas, promis.

— J'ai été insolente avec maman... Dis, Jane, c'est papa qui t'a trouvé un mari ?

Jane esquissa un sourire.

— On peut voir les choses sous cet angle, admit-elle.

— Est-ce que tu l'as choisi ?

— Non. J'ai rencontré mon mari pour la première fois le jour de notre mariage.

— Tu n'avais pas peur qu'il soit laid comme un pou ?

— Son apparence n'avait aucune importance. Seul comptait le fait qu'en m'unissant à ce seigneur, papa contractait une solide alliance. Et puis, le roi avait donné son consentement à notre union.

— Rachel dit qu'il faut aimer son mari de tout son cœur...

— Balivernes ! Quand elle sera en âge de convoler, elle épousera un homme nommé MacNare, et pourtant elle ne l'a jamais rencontré. Il ne vit même pas en Angleterre ! Mais père s'en moque bien. Les promesses et les cadeaux de MacNare l'ont décidé.

— Lizbeth prétend que papa ne réussira jamais à me trouver un mari. Alors il faudra bien que je me débrouille toute seule... Tu m'aideras ?

Jane lui sourit tendrement.

— Je comprends que cela te tracasse. Et je serai heureuse de t'aider.

— Comment s'y prend-on ?

Jane feignit de réfléchir un long moment avant d'expliquer :

— Eh bien, une fois ton choix fixé, il te faudra demander à l'heureux élu de t'épouser. S'il habite très loin, tu devras lui envoyer une lettre. Mais tu sais, Brenna, papa ne serait pas très content s'il nous entendait. C'est son rôle de nous choisir un époux... Et puis, pourquoi chuchotons-nous ?

— Parce que maman m'a interdit de parler.

Jane éclata de rire, et le bruit attira l'attention de Lizbeth qui se précipita aussitôt vers les deux sœurs.

— Je vous en prie, ne l'encouragez pas, lady Jane ! Brenna, on vous a ordonné de vous tenir tranquille. Vous ne vous taisez donc jamais ?

— Je suis désolée, Lizbeth.

La nourrice renifla bruyamment pour exprimer son scepticisme.

— Désolée, vous ? À d'autres ! s'exclama-t-elle en agitant son index sous le nez de la fillette. Un de ces jours, Dieu va venir vous tancer de belle façon, mademoiselle. Et ce jour-là, vous serez vraiment désolée, croyez-moi ! Le Seigneur n'aime pas les petites impertinentes.

Sur ce, Lizbeth retourna vaquer à ses corvées, et Brenna finit par s'assoupir sur sa chaise. Il arrivait fréquemment que le sommeil la surprenne sans crier gare, n'importe où et n'importe quand, au grand désespoir de sa nourrice...

Sa sœur Rachel la réveilla quelques minutes plus tard et la tira par la main pour rejoindre ses aînées qui, alignées au milieu de la pièce, attendaient d'être présentées aux invités.

Brenna resta cachée derrière Rachel jusqu'à ce qu'on l'appelle. Envahie d'une soudaine timidité, elle fit un pas en avant et garda les yeux baissés pendant que son père vantait ses mérites, puis elle se hâta de reprendre sa place une fois l'éloge terminé.

Personne ne lui prêtait attention, si bien qu'elle décida de s'esquiver sans tambour ni trompette. Elle se tourna vers la porte, leva les yeux et... s'arrêta net.

Trois géants venaient d'apparaître sur le seuil.

Médusée, Brenna remarqua que celui du milieu était encore plus grand que les autres. Encore plus grand que son propre père ! constata-t-elle avec stupeur.

Le regard fixé sur l'inconnu, elle tira la manche de Rachel qui mit un certain temps à réagir.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Dis... ce n'est pas le bon Dieu, hein ? fit Brenna d'un ton apeuré en désignant l'invité à la sombre chevelure.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? souffla Rachel en levant les yeux au ciel.

— Alors papa m'a menti ? Il prétend que seul Dieu est plus grand que lui...

— Papa n'a pas menti, il te taquinait, voilà tout. Inutile d'avoir peur, petite sotte !

Brenna fut soulagée. Un instant, elle avait bien cru que les sombres prédictions de Lizbeth étaient en train de se réaliser ! Mais non, Dieu lui accordait un répit, finalement. Ouf !

Elle reporta son attention sur le géant brun. On lui avait maintes fois seriné qu'il était grossier de dévisager les gens, pourtant cet homme la fascinait, et elle voulait graver dans sa mémoire chaque détail le concernant.

Il dut sentir son regard insistant car, soudain, il baissa les yeux sur elle et la considéra avec perplexité. Prise au dépourvu, Brenna décida sur-le-champ de se comporter en dame de qualité. Elle releva sa jupe à hauteur des genoux et plongea dans une révérence... Ce faisant, elle perdit l'équilibre et faillit tomber face contre terre. Mais au dernier moment, elle donna un coup de reins et réussit à atterrir sur les fesses.

Elle se releva promptement, sans oublier de lâcher sa jupe tire-bouchonnée autour de ses jambes. Puis elle leva les yeux vers l'inconnu pour voir ce qu'il pensait de cette gracieuse marque de civilité.

Le géant lui sourit. Et quel sourire !

Dès qu'il se détourna, Brenna se pressa contre le dos de Rachel.

— C'est lui que je vais épouser ! chuchota-t-elle.

— Parfait, répondit sa sœur sans se retourner.

Brenna hocha la tête. Oui, parfait, c'était le mot. Et maintenant, il ne lui restait plus qu'à obtenir l'accord de l'intéressé !...

Le baron Haynesworth autorisa ses filles à quitter la salle quelques minutes plus tard. Brenna attendit que tout le monde ait gagné l'étage, puis elle courut au-dehors. Elle avait en effet décidé de capturer un porcelet pour en faire son animal de compagnie. Elle aurait préféré un chiot, mais il n'y en avait eu que six dans la dernière portée née au château. Les enfants de la famille en avaient tous reçu un, sauf elle, qu'on avait jugée trop écervelée pour veiller sur un animal.

Brenna entendait bien réparer cette terrible injustice, même s'il lui fallait se contenter d'un cochonnet !

La chance joua en sa faveur. La truie ronflait sur son tas de paille, au beau milieu de l'enclos. Avec mille précautions, Brenna ouvrit la barrière et se dirigea vers la soue. Les gonds rouillés grincèrent lorsque le battant pivota, et la fillette se figea en jetant un coup d'œil inquiet à la truie. Fort heureusement, celle-ci n'ouvrit même pas les yeux. Avec un soupir de soulagement, Brenna se glissa dans la soue.

Les porcelets lui facilitèrent la tâche. Ils étaient roulés en boule les uns contre les autres et dormaient profondément. Brenna remonta l'ourlet de sa jupe et cacha l'un d'eux dans le repli du vêtement. Comme l'animal se démenait subitement, elle le pressa contre sa poitrine. Maintenant, il fallait mettre le cochon en lieu sûr. Et pourquoi pas dans la cuisine ?

Brenna sortit de la soue et elle s'apprêtait à traverser l'enclos quand son petit prisonnier commença à pousser des couinements. Un grognement furieux s'éleva alors.

La fillette ne tarda pas à comprendre qu'elle courait un terrible danger : tête baissée, la truie fonçait sur elle, ses courtes pattes martelant la boue qui volait en tous sens.

Brenna ouvrit la bouche mais aucun son n'en sortit. Trop terrifiée pour penser, elle se mit à courir autour de la soue, piétinant dans les flaques, sans pour autant lâcher son porcelet qui couinait de plus belle. Ayant finalement recouvré l'usage de la parole, elle appela son père à la rescousse.

Ses hurlements attirèrent au-dehors les gens du château qui découvrirent un spectacle navrant : la fille de la maison, échevelée, couverte de boue, pourchassée par une truie en colère !

Tout le monde s'agita en même temps. Mais ce ne fut pas le baron Haynesworth qui sauva Brenna. Ce fut le géant brun qui, au moment précis où la truie allait

la happer et la piétiner, saisit la petite fille par le col de sa robe et l'enleva dans les airs.

Brenna eut l'impression de s'envoler. Elle ferma les yeux, cessa immédiatement de hurler et attendit quelques secondes avant d'oser ouvrir les paupières. Elle se rendit compte qu'elle était toujours dans les bras de son sauveur, mais du bon côté de la clôture, cette fois.

Autour d'eux régnait le plus grand désordre. Les hommes accouraient, tandis que les femmes caquetaient comme des poules affolées. Le baron Haynesworth arriva le dernier et, haletant, demanda pourquoi cette truie en furie s'était soudain attaquée à sa chère petite Confiance.

Brenna ne prit pas ombrage de ce lapsus. Son père s'embrouillait toujours dans les noms de ses enfants. Mais nul doute qu'il se rappellerait avec précision l'identité de la coupable, qu'il ne manquerait pas de châtier avec une extrême sévérité, s'il venait à apprendre ce qui s'était réellement passé.

« Il ne faut pas qu'il voie mon cochon ! » songea-t-elle, effrayée.

Celui-ci se débattait toujours dans les plis de sa jupe. Même à l'instant le plus critique, elle avait refusé de le lâcher.

Le géant brun, sentant tout à coup les ruades désespérées de l'animal contre son ventre, adressa à Brenna un regard surpris. Puis, comme un couinement pitoyable s'élevait, il esquissa un sourire.

Brenna fut si heureuse qu'il ne soit pas fâché qu'elle en oublia sa timidité et lui rendit aussitôt son sourire.

— Est-ce que tout va bien, Connor ? demanda l'un des invités.

— Je vous en prie, ne dites rien ! souffla alors Brenna à l'oreille de son sauveur.

Celui-ci rejeta la tête en arrière et éclata de rire. Paniquée, Brenna lui ordonna de se taire, ce qui ne fit qu'accentuer son hilarité... Néanmoins, il consentit

à la poser à terre, si bien qu'elle put détalier à toutes jambes avant que son père n'ait le temps de réagir.

— Brenna, reviens ici ! cria en vain le baron.

Faisant la sourde oreille, la fillette fila comme une flèche. Ce n'est qu'une fois en sécurité sous la table de la cuisine, son protégé endormi dans son giron, qu'elle se rendit compte qu'elle avait oublié l'essentiel : demander à son futur mari s'il voulait bien l'épouser. Mais bah, elle aurait tout le temps de lui poser la question le lendemain !

« Et s'il refuse ? » lui chuchota une petite voix insidieuse.

D'un haussement d'épaules, Brenna balaya cette objection. Si d'aventure l'élu se montrait réticent, elle trouverait un moyen de le convaincre. Après tout, elle était sûre de faire une excellente épouse !

Écosse, 1119

Il portait des peintures de guerre pour son mariage...

L'humeur de Connor MacAlister était aussi sombre que le bleu nuit qui bariolait son visage et ses bras. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il se préparait à convoler, mais il était capable de n'importe quel sacrifice pour assouvir son désir de vengeance.

Ce sentiment le consumait tout entier. Ce qui, en vérité, n'était guère inhabituel chez un Écossais, car tout Highlander qui se respectait avait une revanche à prendre sur quelqu'un ou quelque chose...

Cinq soldats chevauchaient aux côtés de leur seigneur, parés de leur plus bel uniforme. Mais leur état d'esprit était beaucoup plus léger, puisque aucun d'eux ne s'apprêtait à lier définitivement son destin à une Anglaise.

Quinlan, le capitaine des gardes, était presque aussi grand que Connor, sans posséder sa robuste constitution. Il vouait une admiration totale à son laird, pour son intelligence, sa soif inextinguible de justice, et surtout son don inné du commandement.

Quinlan n'oubliait pas que son seigneur lui avait sauvé la vie, le jour funeste où Donald MacAlister était mort, et il aurait damné son âme pour Connor.

Il n'était pas le seul. Tous les membres du clan vénéraient leur chef.

En plus d'être un fidèle vassal, Quinlan était le plus proche ami de Connor, dont il avait aveuglément embrassé la cause. Depuis des années maintenant, la même haine l'habitait.

— Il n'est pas trop tard pour te raviser, fit-il soudain remarquer. Tu as d'autres moyens pour te venger de MacNare.

— Non, répondit Connor. J'ai déjà écrit à Euphemia que j'allais prendre femme, et rien ne me fera changer d'avis.

— Tu penses que ta belle-mère va enfin revenir ?

— Sans doute pas. Depuis la mort de mon père, cette idée lui fait horreur. Aujourd'hui encore, elle le pleure et chérit son souvenir.

— Que fais-tu d'Alec ? Ton frère t'a ordonné de mettre un terme à la querelle qui t'oppose à MacNare, et tu as promis de lui obéir.

— C'est la dernière fois que je me permets d'ignorer ses ordres. Mais le jeu en vaut la chandelle, puisque MacNare sera humilié jusqu'au sang... Je devrai me contenter de cela. Tu sais comme ce porc désire à tout prix une alliance avec l'Anglais. Nous allons nous servir de sa cupidité contre lui. N'oublie pas, mon ami, qu'il s'est aussi attaqué à ta famille.

— Et nous l'avons combattu !

— Cela ne suffit pas, décréta Connor. Quand j'en aurai terminé avec lui, ton père pourra de nouveau relever la tête. Il sera vengé.

Quinlan esquissa un sourire.

— Je pense tout à coup que Dieu a dû se mêler de tout cela, Connor. Ce matin encore, nous ignorions quelle fille Haynesworth tu épouserai... Tu te souviens d'elle ?

— Elle n'est pas du genre qu'on oublie aisément ! Mais autant elle qu'une autre, puisqu'elle m'a déjà demandé de l'épouser. J'aurai donc une excellente excuse à fournir à Alec. C'est le plus important à mes yeux.

— Ton frère sera quand même furieux ! Que lui diras-tu ?

— La vérité. Qu'elle m'a demandé en mariage. Tu ne l'as pas oublié, toi non plus. Tu en as ri pendant une semaine !

Quinlan hocha la tête et murmura :

— Je me rappelle qu'elle t'a posé la question trois fois, mais aussi que cela s'est passé il y a des années. Aujourd'hui, elle a sûrement oublié.

Connor éclata de rire.

— Cela n'a vraiment aucune importance !

Lady Brenna éprouva soudain la sensation étrange qu'on l'épiait. Agenouillée près du ruisseau, elle était en train de s'essuyer le visage et les mains à l'aide d'un linge brodé, quand elle devina une présence derrière elle.

Prudente, elle demeura immobile. Si un ours s'approchait, tout mouvement brutal pourrait déchaîner sa fureur. Mieux valait garder son sang-froid.

Lentement, elle dégagea sa petite dague de son fourreau, puis se tourna tout en se levant, les muscles raidis, prête à parer à toute éventualité.

Il n'y avait absolument rien...

Elle attendit quelques minutes, aux aguets, mais l'unique bruit qu'elle percevait était les battements de son propre cœur.

C'était stupide de sa part de s'éloigner autant de son escorte. S'il lui arrivait malheur, elle ne pourrait s'en prendre qu'à elle-même. Mais elle avait tellement besoin d'un moment d'intimité qu'elle n'avait pas réfléchi aux conséquences de sa promenade solitaire. Sinon, par simple mesure de précaution, elle aurait au moins songé à emporter un arc et des flèches...

La sensation bizarre persistait. Allons, elle se faisait sans doute des idées ! Si quelqu'un rôdait dans le coin, elle l'aurait repéré depuis longtemps. Son père disait

souvent qu'elle avait l'oreille exceptionnellement fine, et qu'elle était capable de distinguer le bruit d'une feuille morte tombant par terre au beau milieu d'un champ de bataille. Bien sûr, il exagérait. Mais il y avait un fond de vrai.

Pour l'instant, cependant, elle n'entendait rien. La fatigue consécutive au voyage, long et pénible, devait jouer sur ses nerfs. Oui, c'était sûrement ça...

Ses pensées se tournèrent vers son futur époux. Elle n'avait jamais rencontré ce MacNare, et par conséquent éprouvait une anxiété bien légitime. Pourvu que ces histoires horribles qui circulaient sur son compte ne soient que des ragots ! Mais comment le savoir avec certitude ?... De toute façon, il était trop tard, maintenant. Elle avait supplié son père de changer d'avis, mais comme d'habitude, il ne l'avait pas écoutée.

La façon dont il lui avait annoncé la nouvelle avait été pour le moins abrupte. Il l'avait réveillée en pleine nuit pour l'informer de sa décision, puis il lui avait ordonné d'aller aider sa mère et les servantes à préparer ses malles. Elle devait partir pour l'Écosse dès l'aube. Les quelques précisions qu'il avait daigné lui donner n'avaient guère apaisé la jeune fille. Grâce à cette union, le baron Haynesworth conforterait ses alliances en Écosse. Et puisque le roi avait décrété que Rachel épouserait l'un de ses lords préférés, c'était donc Brenna qui revenait à MacNare.

Ces paroles avaient brisé le cœur de la jeune fille : son père l'aimait, bien entendu, mais il aimait encore plus le pouvoir et l'argent. MacNare avait su le flatter par sa prodigalité. Évidemment, le roi ignorait tout de ce mariage imminent et, mis au courant, il entrerait sans doute dans une colère noire. Pourtant le père de Brenna ne semblait pas particulièrement inquiet. Sa cupidité l'emportait sur la prudence ou la peur.

Quand la jeune fille avait enfin cessé de sangloter, sa mère avait tenté de lui prodiguer quelques conseils. Elle devait arrêter de se tourmenter en vain ; tout se

passerait bien, dès l'instant où elle se résignerait et oublierait ses rêves puérils de prince charmant...

Penser à ses parents emplit Brenna d'une immense nostalgie. Ils lui manquaient. Ses frères et sœurs aussi lui manquaient, et même sa vieille nourrice Lizbeth qui, en dépit de son grand âge, continuait à tyranniser la maisonnée.

Avec un soupir, elle chassa ses idées noires. Elle ne voulait pas s'apitoyer sur son sort, sinon elle allait se mettre à pleurer comme une enfant. Son avenir était tout tracé, et seul Dieu était encore capable de modifier le cours de son destin. Les soldats de son père semblaient pressés d'arriver. Dès demain, ils atteindraient le domaine de MacNare. Ensuite, tout s'enchaînerait très vite...

À la hâte, Brenna tressa ses cheveux qui s'étaient dénoués alors qu'elle se rafraîchissait le visage. Puis, soudain, elle renvoya sa chevelure en arrière avec impatience. Après tout, qu'importe qu'elle ait l'air négligée quand elle rencontrerait MacNare ! Il ne l'épousait pas pour sa beauté.

Elle rengainait la dague dans son fourreau quand un cri éclata non loin. Les sens aussitôt en alerte, la jeune fille se dressa, le cœur battant. Elle releva sa jupe d'une main puis s'élança en direction du campement.

À mi-chemin, elle faillit buter sur Béatrice, sa camériste, qui courait à sa rencontre. L'expression horrifiée de la domestique lui donna la chair de poule.

— Nous avons été attaqués, milady ! Cachez-vous vite ! Ces sauvages vont tuer nos soldats, mais c'est vous qu'ils veulent attraper. Dépêchez-vous !

— Qui sont-ils ? demanda Brenna, le souffle court.

— Des démons ! Il y en a tant qu'on ne peut les compter. Ils ont le visage bleu et le regard étincelant ! Et ils sont immenses ! L'un d'eux a dit à Harold qu'il le tuerait s'il ne révélait pas l'endroit où vous vous cachez.

— Harold ne parlera pas, même sous la torture.

— Mais si, il a tout dit ! gémit la camériste avec indignation. Il a laissé tomber son épée, et il indiquait le chemin que vous avez pris quand j'ai réussi à m'échapper. Ces monstres vont tous nous massacrer, j'en suis persuadée ! Pour le moment, ils attendent leur chef, mais ensuite ce sera le carnage ! Ils boiront notre sang et dévoreront notre chair !

Béatrice haletait, proche de la crise de nerfs.

— Les soldats étaient encore en vie quand tu es partie ? questionna Brenna en s'efforçant de garder son calme.

— Oui, mais ce n'est qu'une question de minutes. Pour l'amour du ciel, fuyez, milady !

La jeune fille redressa fièrement les épaules et répliqua :

— Je ne peux abandonner ces malheureux. Va te cacher. Moi, je retourne là-bas.

— Là-bas ! Avez-vous perdu l'esprit ?

— Si c'est moi qu'ils veulent, j'arriverai peut-être à les convaincre de laisser partir nos soldats.

— Votre stupidité vous perdra ! grommela la camériste qui partit en courant entre les arbres.

Un instant gagnée par la panique, Brenna faillit l'imiter. Pourtant, elle résista à la tentation, faisant appel à tout son courage. Si la domestique avait dit vrai, un sort funeste l'attendait...

Néanmoins, elle ne pouvait laisser Harold et les autres mourir à cause de sa propre lâcheté.

D'un pas vif, elle marcha en direction de la clairière où le campement avait été établi et, en pensée, elle adressa une ultime prière au ciel : « Mon Dieu, je Vous demande pardon pour tous mes péchés passés. Je ne peux Vous en dresser la liste par manque de temps, mais sachez que je me repens sincèrement... Mon Dieu, donnez-moi la force de mourir avec dignité... »

Quand elle déboucha dans la clairière, elle tremblait tant qu'elle tenait à peine sur ses jambes. Subrepticement, elle saisit sa dague et la dissimula

dans les plis de sa jupe. Puis elle prit une profonde inspiration.

Obliger des sauvages à écouter les propos d'une femme ne serait pas la moindre des difficultés ! Si elle montrait sa peur, ses chances de réussir s'envoleraient définitivement. Elle devait les impressionner par son calme et son autorité.

Elle faillit s'évanouir en apercevant les démons décrits par Béatrice. Puis la raison prit le pas sur la terreur. La camériste avait légèrement exagéré leur nombre. Ils n'étaient que cinq, réunis en demi-cercle autour des soldats de son père.

Elle reporta son attention sur ces derniers. Harold et les autres étaient agenouillés au centre de la clairière, tête baissée, les mains jointes dans le dos. Comme elle s'avançait, Brenna constata qu'aucun d'eux n'avait été ligoté. Elle fut également surprise, et soulagée, de voir que personne n'était blessé.

Elle se tourna alors vers les guerriers. Seigneur, quel spectacle de cauchemar ils formaient ! Il ne s'agissait toutefois pas de démons, comme l'avait affirmé Béatrice, mais de simples humains, certes très grands et puissamment bâtis. En revanche, le qualificatif de « sauvages » leur convenait tout à fait. Leurs visages étaient couverts de peinture bleue. Ils portaient des kilts écossais marron, jaune et vert qui découvraient leurs genoux, et étaient chaussés de bottes en peau d'élan pourvues de lacets de cuir.

Des Écossais, indubitablement. Ennemis de MacNare ? Possible, puisqu'ils avaient franchi la frontière de son domaine. Avaient-ils l'intention de la tuer pour se venger des exactions de son futur mari ?

Brenna n'avait nulle envie de mourir pour un homme qu'elle n'avait jamais rencontré. D'ailleurs, elle n'avait pas envie de mourir du tout !

Indécise, elle s'immobilisa. Calme et autorité ! se rappela-t-elle en redressant les épaules. D'une voix qu'elle souhaitait assurée, elle lança :

— Je suis lady Brenna !

Elle attendit que quelqu'un lui saute dessus. Personne ne bougea... Interloquée, elle allait les interroger quand, d'un même mouvement, les Écossais tombèrent à genoux, la main posée sur la poitrine, la tête inclinée vers le sol.

Cette marque de respect sidéra la jeune fille. Pourquoi diable ces hurluberlus l'honoraient-ils de cette façon ? À moins qu'ils ne soient en train de se moquer d'elle ?

Tandis qu'ils se relevaient, elle tenta de repérer leur chef pour s'adresser à lui. Mais avec cette peinture, leurs visages ressemblaient à des masques figés dans une expression impassible.

— N'avez-vous rien à me dire ? Pourquoi vous taisez-vous ? Qui êtes-vous ?

Un grand brun aux yeux gris lui adressa un sourire et daigna enfin répondre :

— Nous faisons partie du clan MacAlister.

— Ce nom ne me dit rien... Suis-je censée connaître un MacAlister ?

Un guerrier, dont le front était barré d'une vilaine cicatrice boursouflée, fit un pas en avant.

— Vous connaissez très bien notre laird, milady.

— Vous faites erreur, monsieur...

— Je vous en prie, appelez-moi Owen. Ce sera un honneur pour moi.

Brenna avait beaucoup de mal à comprendre pourquoi ces brigands déployaient une telle politesse, étant donné la situation. Allaient-ils la tuer, oui ou non ?

— Parfait, Owen.

Devant le sourire ravi qu'afficha le guerrier, elle fut un peu rassurée.

— Owen, avez-vous l'intention de nous tuer, moi et les soldats de mon père ?

La question parut stupéfier ses interlocuteurs. Celui qui avait les yeux gris répondit :



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

**Profitez
de nombreux
avantages!**

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accéder à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...



À très vite sur www.jailupourelle.com!



4548

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 25 avril 2016.

Dépôt légal : avril 2016.
1^{er} dépôt légal dans la collection : juin 1997.
EAN 9782290128480
OTP L21EPSN001404N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion